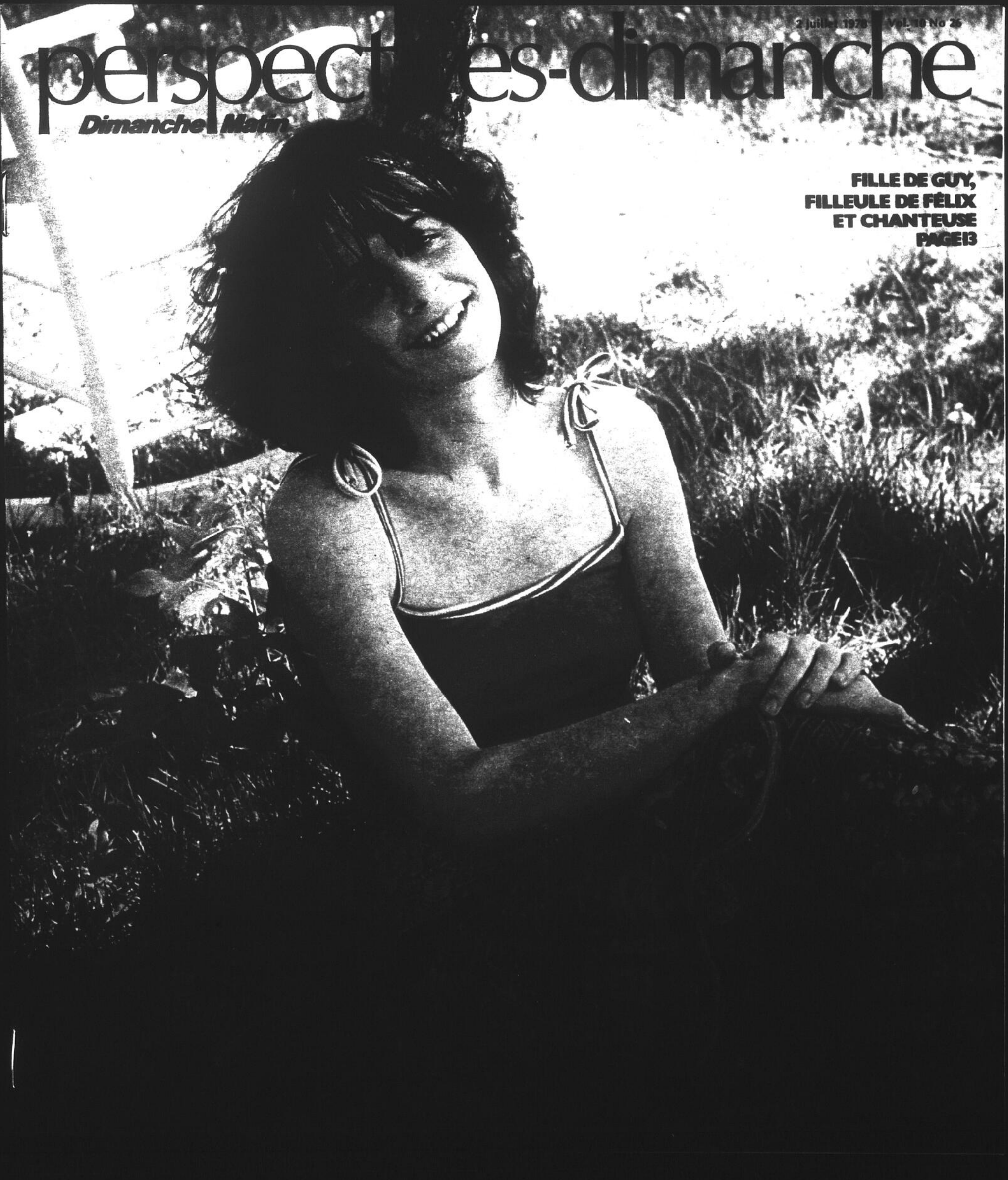


2 juillet 1978 Vol. 10 No 25

perspectives-dimanche

Dimanche Matin

**FILLE DE GUY,
FILLEULE DE FÉLIX
ET CHANTEUSE
PAGE 13**





Photos Denis Plain — Perspectives

Daniel Kemp (le 2e à partir de la droite) et quelques envolistes au camp d'entraînement de Montebello.

LES PIONNIERS DE L'ENVOL

Dans des îles vierges, ils veulent réinventer le monde

PAR MICHÈLE THIBAUT

Ils sont 150 à rêver de mer et de soleil, d'aventure et de fraternité. Leur projet: fonder, dans le Pacifique sud, près de la Nouvelle-Zélande, une société communautaire basée sur des principes de travail, d'autonomie et d'évolution spirituelle.

Fondé il y a 8 ans par deux jeunes adolescents, Daniel Kemp et Daniel Lalonde, leur groupe porte un nom qui est aussi tout un programme: l'École naturelle de vie de l'ordre du lotus (E.N.V.O.L.)

«Nous croyons que la vie est une école, m'explique Daniel Kemp, qui a aujourd'hui 20 ans. L'homme apprend chaque jour ce qui devrait lui permettre d'évoluer constamment. Malheureusement, la société dans laquelle nous vivons nous oblige à une médiocrité qui

détruit en nous les sources vives. A l'Envol nous recherchons la communion avec la nature, communion qui transforme véritablement l'homme et en fait quelqu'un de meilleur et de plus heureux.»

Si l'Envol a choisi les îles polynésiennes pour fonder sa nouvelle société plutôt qu'un coin perdu des Laurentides, c'est autant par romantisme et par sens de l'aventure que pour se prémunir contre les vices et les horreurs d'une société capitaliste qui tend, tôt ou tard, à récupérer les contestataires. «Les îles qui nous intéressent sont dans une zone internationale, me dit Daniel Kemp, qui parle avec un enthousiasme propre à convaincre les moins idéalistes; elles appartiennent à qui veut bien y planter son drapeau. En réalité, il s'agit d'îles vierges, dont on ne connaît rien, qui

n'ont jamais été ni répertoriées, ni cartographiées; elles n'intéressent aucune nation parce qu'elles se trouvent dans une mer de corail inaccessible aux bateaux de fort tonnage. Comme elles sont situées sous le tropique du Capricorne, nous supposons qu'elles jouissent d'un climat tempéré en hiver et chaud en été et d'une végétation abondante. On évalue leur nombre à 300 000 environ: nous aurons l'embarras du choix...»

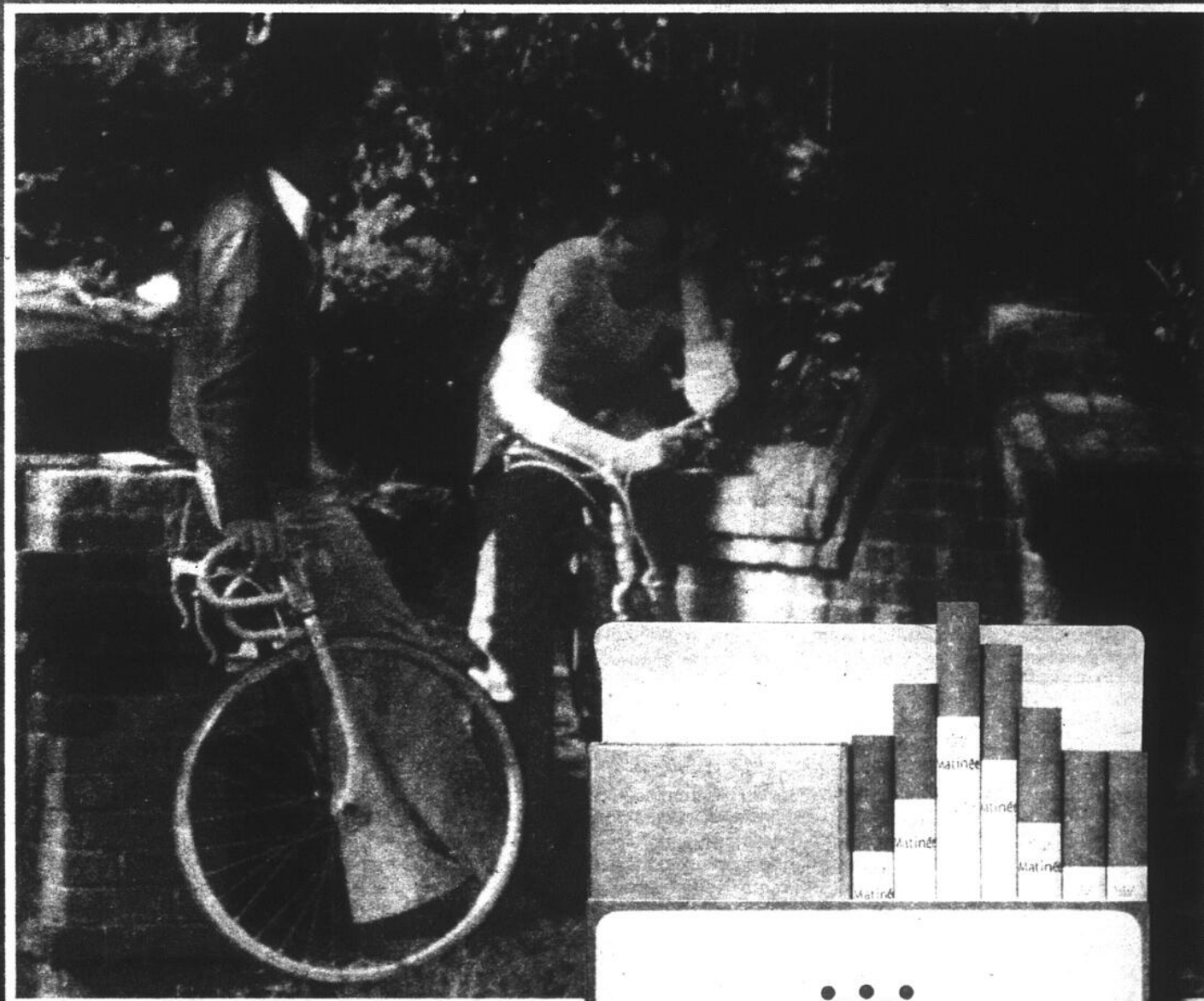
Des légendes indigènes de la fin du XIXe siècle veulent que des bateaux soient disparus étrangement dans ces régions, que les boussoles s'y dérèglent et que des phénomènes étranges s'y produisent: cela ne fait pas peur aux envolistes, qui se disent prêts à tout risquer pour réaliser leur projet.

Ils s'y préparent activement, d'ail-

leurs, conscients qu'ils jouent non seulement leur idéal dans cette folle aventure, mais aussi leur peau. Daniel Kemp, qui parle volontiers de méditation, de bouddhisme, de philosophie et de psychologie, a les deux pieds bien sur terre quand il s'agit des questions pratiques. «Il faut acquérir le plus de connaissances possible sur les pays tropicaux avant de partir, dit-il. Et nous préparer à devenir de véritables explorateurs.»

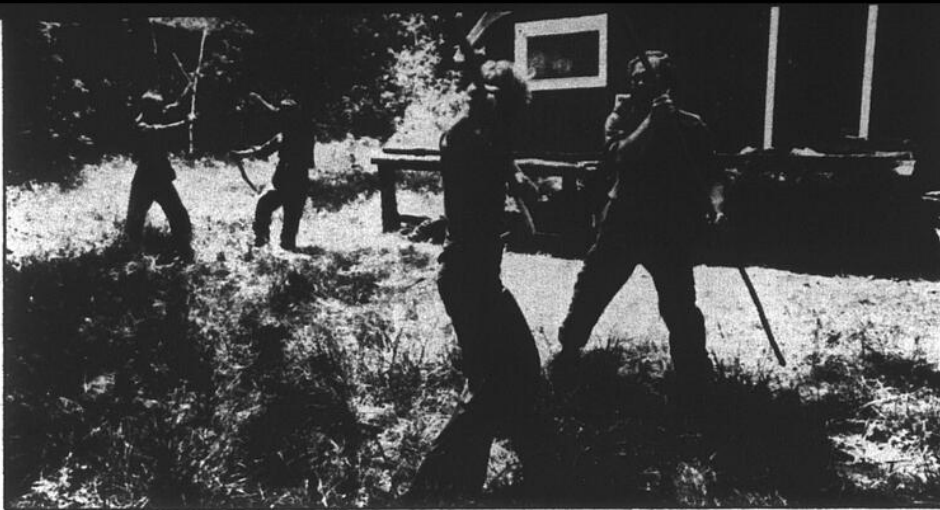
Le départ de la majorité est prévu pour octobre 1979, mais il y aura, d'ici là, quelques mouvements de troupe. Dès octobre prochain, un groupe de 16 personnes partira pour le Guatemala ou Costa Rica pour faire un stage en mer, en janvier, ils partiront pour Tahiti et, de là, vers les îles, question de vérifier sur place si leur rêve est réalisable. Ce

Matinée la douceur qui se goûte...



Avis: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croît avec l'usage—éviter d'inhaler.
Moyenne par cigarette—King Size: "goudron" 12 mg, nicotine 0.8 mg. Format régulier: "goudron" 8 mg, nicotine 0.5 mg.

Les pionniers de l'Envol



Quelques membres du Groupe spécial de débarquement pratiquent l'art ancien de la lutte au bâton.

groupe est formé d'un médecin, d'un botaniste, d'un géologue, de quelques grands voyageurs — certains ont déjà fait plusieurs fois le tour du monde, précise Daniel Kemp, et les tropiques ne comptent plus de secrets pour eux — et du G.S.D., groupe spécial de débarquement. Vêtus d'un costume militaire qui rappelle à la fois celui des Forces armées canadiennes et celui des soldats du Guatemala, avec une touche à la Baden-Powell — foulard et gilet —, ces soldats envolistes constituent la troupe d'élite du groupe; depuis un an, ils reçoivent presque quotidiennement un entraînement militaire et paramilitaire qui leur permettra de protéger le groupe contre l'attaque toujours possible d'indigènes — «Nous n'attaquerons pas les indigènes hostiles si nous en rencontrons, m'a dit Daniel Kemp, mais il faut au moins savoir retraiter efficacement!» —, de faire le pistage et la cartographie des îles, de naviguer en mer... Un costume militaire peut étonner chez ces gens qui se disent non violents. «Il est bien connu que le costume donne de la discipline et un meilleur sentiment d'équipe», me répond Daniel Kemp, qui revient lui-même d'un voyage de trois mois au Guatemala où il est allé étudier, avec deux autres membres du groupe, la faune et la flore de ce pays qui ressemble, croit-il, à ce que réservent les îles.

Les envolistes se préparent également à leur voyage dans deux domaines qu'on leur a prêtés, l'un à Montebello, l'autre à Rivière-Beaudet. Là, ils cultivent la terre selon des moyens «organiques», c'est-à-dire sans engrais chimiques, avec de vieux instruments de fortune. On s'y retrouve par groupe de 50 ou même plus les fins de semaine pour discuter, échanger des informations et aussi éprouver sa capacité de vivre en groupe.

«Sur les 150, dit Daniel Kemp, 50 seraient prêts à partir demain. Ce sont

des inconditionnels. Les autres attendent avant de s'engager véritablement ou encore font partie du groupe parce que c'est un lieu extraordinaire d'échange et de réflexion.»

— A votre avis, quels problèmes vous attendent dans les îles?

— D'abord celui de la survie. C'est pourquoi nous étudions tous la botanique, la médecine, l'agriculture et la géologie. Ce problème, d'ailleurs, va probablement cimenter le groupe. Quand on est à trois semaines de bateau de la région habitée la plus proche, on a tendance à régler les chicanes rapidement et à faire passer les besoins du groupe avant ceux de l'individu.

L'autre problème est celui de la loi. Selon Daniel, la loi vient de l'expérience; elle sera à inventer, dans le respect des êtres et de la nature environnante. «Ce qui fait une société viable et capable d'évoluer harmonieusement, dit-il, c'est un bon peuple et un bon gouvernement. Le bon peuple, nous l'avons: il sait où il va, comment et pourquoi. Notre unité est très forte. Quant au gouvernement, il sera conçu d'après celui des villages du Guatemala, où règne une extraordinaire paix sociale. Dix gouvernants seront élus pour cinq ans. Chaque année, deux quitteront le groupe, pour être remplacés par deux autres dont l'un sera choisi par les dirigeants restants et l'autre par le peuple. Cela devrait permettre de vivre dans une saine démocratie. Nous sommes actuellement à élaborer cet aspect-là.»

A la base de la philosophie de l'Envol, il y a une revalorisation du travail et une recherche de la sagesse, mots qui reviennent constamment dans la bouche de Daniel Kemp. «Le travail, dit-il, doit permettre à l'homme de se prendre en main, de se mieux connaître et de se réaliser. Dans les îles, notre survie sera liée au travail, lequel sera notre vie

même. Nous croyons que cette façon de faire corps avec la terre, avec les éléments, d'assumer notre propre destin nous permettra d'utiliser tout notre potentiel, ce qui est un gage de bonheur.»

De la sagesse, Daniel Kemp dit qu'elle est semblable à ce vieil homme qui, voyant brûler sa maison et tous ses biens, s'exclame, ravi: «Enfin, je vais pouvoir regarder la lune!»

Passionné, volontaire, Daniel Kemp est un curieux personnage: féru de philosophie, de psychologie, il est aussi diplômé en massothérapie, en kinésithérapie; professeur de judo depuis cinq ans, il croit dur comme fer à la valeur des arts martiaux qui apportent, selon lui, souplesse, vivacité et confiance en soi. A la fois intellectuel et sportif, rat de bibliothèque et aventurier, il donne, à 20 ans, l'impression d'avoir vécu cent ans. Parmi les moyens qui, selon lui, peuvent permettre à l'homme d'évoluer, il privilégie, outre le contact avec la nature, la parapsychologie, l'ésotérisme, l'hypnotisme, qui sont autant de portes ouvertes sur ce que la société tend à masquer: une certaine dimension spirituelle des êtres et des choses.

Daniel fait remonter l'histoire de l'Envol à 1968: avec un ami, il voit — ou croit voir — une soucoupe volante dans le ciel. «A partir de ce moment-là, dit-il, je n'ai jamais arrêté de me poser des questions sur tout.»

Deux ans plus tard, il voit en rêve un vieil homme qui lui montre un étang. «Dans le fond de l'eau poussent des centaines de lotus, lui explique le vieillard; une quinzaine réussiront à arriver à la surface, deux ou trois seulement perceront au soleil. La tête de l'homme est ainsi remplie de nénuphars qui n'éclosent pas.» C'est ce que Daniel et ses amis appellent l'évolution: permettre à l'homme de réaliser toutes ses possibilités, d'étendre son champ d'investigation et de compréhension.

— Comment choisissez-vous les membres de l'Ecole naturelle de vie de l'ordre du lotus?

— Nous ne choisissons personne. Certains sont d'abord attirés par l'aspect voyage en mer-soleil. Ils déchantent bien vite quand ils comprennent les exigences de l'entreprise qui, pour nous, se double d'une aventure spirituelle. Seuls restent ceux qui sont vraiment convaincus; ils prennent alors dans l'entreprise des responsabilités qui conviennent à leurs goûts ou à leurs capacités. Il n'y a pas de chef à l'Envol; nous sommes trois à nous y consacrer entièrement, mais nous sommes «avec» les autres.

Et le financement? «Nous vendons tout ce que nous produisons à Rivière-Beaudet. De plus, nous avons fondé une agence de voyages spécialisée dans les expéditions inusitées: Défi. Les gens du groupe travaillent et économisent beaucoup. Nous sommes en train de faire construire un voilier en Floride. Nous avons également pensé à des subventions, à des cotisations ou à des commanditaires. Cependant, nous voulons préserver notre paix: une fois rendus dans nos îles, personne ne devra pouvoir nous rejoindre.»

Le gouverneur de Papeete leur a promis son aide jusqu'en 1982, fin de son mandat: «Il nous attend et se dit ravi de notre projet. Il nous promet toute l'aide dont nous aurons besoin. Déjà, un linguiste québécois, qui fait partie de l'Envol, a été invité à aller étudier le dialecte polynésien le plus répandu.»

Et si ce beau projet, aussi utopique que fascinant, échouait? Si la nouvelle société communautaire s'avérait un échec?

«On nous a souvent dit que, dans 100 ans, la société que nous aurons bâtie ne sera pas plus belle à voir que la société actuelle. Peut-être. Mais au moins, nous aurons essayé, de toutes nos forces.»

perspectives-dimanche

est publié chaque semaine par Perspectives Inc.
231, rue Saint-Jacques
Montréal H2Y 1M6 • Tél. 282-2224

Directeur de la rédaction
Pierre Gascon
Directeur adjoint
Jean Bouthillette
Directeur artistique
Pierre Legault

Rédaction
Edouard Doucet
Isabelle Lefrançois
Adrien Robitaille
Photographe
Denis Plain
Secrétariat
Gisèle Payant

Service artistique
Marthe Bolduc
Michel Brunette
Roger Dion
Michel Genest
France Lafond

Président
Paul-A. Audet
Vice-président
Charles d'Amour
Secrétaire
Guy Pépin
Trésorier
Gaston Vachon

Représentant publicitaire
MagnaMedia Limitée
231, rue Saint-Jacques
Montréal H2Y 1M6 Tél. 282-2120

ISSN 0380-6790

*Nos tarifs abordables vous permettent enfin
de mieux faire face aux imprévus**

La plupart des sinistres ne sautent pas aux yeux comme ce qui arrive chez le voisin.

Le propriétaire de la maison de droite, lui, est mort la veille, laissant sa famille sans ressources face au lourd fardeau d'une hypothèque. Et cette situation tragique est pourtant loin d'être un cas isolé.

Allstate vous offre une assurance sur la vie, à prix peu élevé en

comparaison des intérêts en jeu. Si vous décédez, cette assurance règle en entier l'hypothèque et laisse à votre famille la pleine propriété de la maison.

Quant au voisin, il avait une protection suffisante grâce à l'assurance Allstate de

propriétaire-occupant.

Voyez bientôt un agent d'assurance d'Allstate. Il vous renseignera sur la gamme complète d'assurance des biens immobiliers, pour que votre famille soit bien protégée, d'une façon ou d'une autre.

Allstate 

Avec Allstate, on est entre bonnes mains!



**Allstate croit que les
sinistres dont vous serez
victime le plus
souvent ne sont pas les
plus spectaculaires**

*Un rabais de 10 pour cent est accordé dans le cas des maisons de construction récente (d'au plus cinq ans).

L'AMIAN

Aimé Martineau pointe de la main la mine à ciel ouvert qui occupe le site du village d'Upper, disparu depuis et où il est né en 1904.

PAR CLAUDE-V. MARSOLAIS

Quand Joseph Fecteau découvrit en 1876 la première pierre contenant de l'amiante non loin de la rivière Chaudière, il était bien loin de se douter que le précieux minerai ferait la prospérité économique de toute une région et qu'il engendrerait l'une des pires maladies industrielles, l'amiantose.

Deux ans plus tard, on découvrit un important gisement sur l'emplacement actuel de Thetford-les-Mines. Ce fut aussitôt la curée sur les terres des colons qui s'y étaient installés quelques dizaines d'années plus tôt. «Pour quelques poches de patates, les colons cédèrent leurs droits aux financiers locaux — des Canadiens anglais — et étrangers — Américains et Anglais —, croyant ainsi faire une bonne affaire en se départissant d'un sol peu propice à la culture. Ils étaient loin de penser que l'amiante puisse jamais les enrichir», raconte l'ex-curé de Black Lake, Henri Masson.

Or, à partir de 1888, date de la construction de la première usine d'affinage de l'amiante à Black Lake par la compagnie British Canadian, ces mêmes colons et fils de colons commencèrent à venir louer leur travail.

Ce ne fut pas, au début, un mouvement de masse, si l'on se fie aux témoignages des vieux mineurs, aujourd'hui à la retraite. Les premiers mineurs québécois à venir travailler à Thetford-les-Mines et à Black Lake étaient originaires de la Beauce. Il semble que les compagnies minières eurent de la difficulté à recruter de la main-d'oeuvre locale, les cultivateurs n'étant pas disposés à délaisser la culture et l'élevage qu'ils pratiquaient de génération en génération depuis les débuts de la colonisation. Au tournant du siècle, on fit donc venir des travailleurs étrangers de l'Europe de l'Est et des pays méditerranéens.

Né en 1904 à Upper, petit village de 500 âmes aujourd'hui disparu pour faire place à la mine à ciel ouvert British Canadian de la Société Asbestos, Aimé Martineau se souvient encore que le village était habité majoritairement par des travailleurs étrangers.

«Les Russes, raconte-t-il, faisaient plus souvent parler d'eux parce qu'il y avait souvent des bagarres dans leurs réunions. Le chef de police Albert Bergeron était souvent appelé pour y faire régner l'ordre. Il ordonnait aux occupants du lieu — ils étaient parfois une quarantaine — de le suivre jusqu'au poste de police. A cet endroit, il les obligeait à prendre place dans le cachot à tour de rôle pendant deux minutes. Puis, après leur avoir offert un léger goûter, il les renvoyait dans leur foyer. Inutile de dire qu'il était très estimé de tous.»

M. Martineau se rappelle qu'à l'époque on ne rigolait pas avec les règlements municipaux. Il était interdit de se baigner au lac Canard dont l'eau était utilisée par l'aqueduc local. Quelques Russes passèrent outre et furent condamnés à verser une amende de 37 dollars chacun, ce qui représentait l'équivalent d'un mois de salaire. On peut s'imaginer que, si nos gouvernements avaient maintenu des amendes aussi sévères pour la conservation de nos lacs et rivières, le problème de la pollution n'existerait probablement pas aujourd'hui dans nos cours d'eau.

Jusqu'après la Seconde Guerre mondiale, les conditions de travail dans les mines d'amiante furent pénibles. Beau temps, mauvais temps, les mineurs



devaient travailler 12 heures par jour dans la poussière et l'absence totale de mesures de sécurité.

«C'était essentiellement un travail de bras (sic), confie l'abbé Masson, qui a été depuis 1945 jusqu'à sa retraite, l'an dernier, l'aumônier du Syndicat des travailleurs de l'amiante. Même en 1945, à mon arrivée à Thetford, les mines étaient très peu mécanisées. On travaillait encore avec des chevaux. Les travailleurs étaient si peu conscients de leurs conditions de travail qu'ils se préoccupaient bien plus de la dépréciation de leurs chevaux que de leur retraite! Ils ne voulurent pas entendre parler de régime de retraite avant que les chefs syndicaux parviennent à leur en faire comprendre la nécessité.»

«Quand j'ai commencé à travailler à la mine British Canadian en 1919, au moins un ou deux travailleurs se tuaient dans des accidents tous les mois. Ces morts nous laissaient complètement indifférents. On se disait que cela ne pouvait pas nous arriver. J'ai même failli, y laisser ma vie à une occasion lorsque je fus enterré vivant sous une pile de poches d'amiante», relate Aimé Martineau.

Les femmes sonnent l'alarme

Les salaires pouvaient diminuer ou augmenter selon les caprices du marché et des employeurs. En 1919, Aimé Martineau gagnait 31 cents l'heure comme simple commissionnaire. Puis en 1921, alors qu'il devint apprenti machiniste, son salaire chuta à 20 cents l'heure. De 1924 à 1929, les salaires grimpèrent à 41 ½ cents pour redescendre autour de 20 cents dans les années de la crise. De quoi rendre nostalgique le patronat d'aujourd'hui qui se plaint du salaire minimum québécois, le plus élevé en Amérique du Nord!

Ce n'est qu'une dizaine d'années après la fondation du premier syndicat catholique de l'amiante, en 1935, que les horaires de travail quotidien furent ramenés à 8 heures. A la même époque, on commença à se soucier des questions de salubrité mais les compagnies demeurèrent insensibles face aux revendications des citoyens. Cet entêtement devait conduire à la grève générale des 5 000 travailleurs de l'amiante en 1949.

Ce sont les femmes qui les premières alertèrent l'opinion publique sur les problèmes que la pollution

AMIANTOSE UNE LUTTE QUI AURA DURÉ PRÈS DE 40 ANS

Québec. Les résultats de cet enquête qu'il publia en janvier 1949 dans *le Devoir* révélèrent l'extrême désolation dans laquelle était plongé le village d'East Broughton.

Voici la description qu'il en fit: «La vue d'East Broughton à la tombée du jour, lorsque le train approche du village, produit une impression d'horreur sur le visiteur plus ou moins au courant de la nature de l'amiantose. A l'extrémité du village, aux trois quarts du flanc de la colline, se dresse un gros bâtiment d'apparence laide. Du toit et des murs de cet édifice on voit jaillir ce qui semble être une fumée épaisse et sale, si lourde et si abondante qu'elle cache en partie l'édifice et toute la partie ouest du village...

«En descendant du train et en pénétrant dans le village, on trouve l'air rempli de poussières. De courts et minces fils d'amiante tombent comme une pluie serrée sur les rues et les maisons. Cette poussière est si épaisse que les lampes des rues en sont obscurcies pendant que les maisons, même à faible distance, paraissent comme enveloppées d'un brouillard», écrivait-il en signalant qu'au moins la moitié du village où vivaient 880 personnes était continuellement bombardée par cette poussière.

A l'intérieur de l'usine, il constata qu'en certains endroits le système de ventilation était tellement insuffisant que les ouvriers et les machines apparaissaient à faible distance comme des ombres indistinctes. Partout dans l'usine il remarqua la présence d'une épaisse couche de poussière qui recouvrait entièrement les planchers et les machines.

«Tous les ouvriers de l'usine toussent beaucoup durant leur travail et quelques heures après leur sortie de l'usine. Incontrôlable, cette toux est un effort instinctif de l'organisme pour rejeter la poussière aspirée. Elle est suivie de crachements abondants et la matière dont se composent les crachats est décolorée par la poussière d'amiante. A la longue, cette toux produit une irritation et une inflammation sérieuses et chroniques des voies respiratoires. Les fils microscopiques, les plus dangereux de tous, pénètrent dans les poumons plus aisément et rendent l'individu très sujet aux infections, tout particulièrement à la tuberculose pulmonaire qui fait à East Broughton de terribles ravages.»

Il n'y avait pas qu'à East Broughton où la tuberculose faisait des ravages. Ainsi, à Thetford-les-Mines on avait relevé en 1944 un taux de 236,1 mortalités par 100 000 habitants alors que dans les villes de Sorel et de Granby ce taux se situait respectivement à 61,8 et à 65,4. La profession médicale et le gouvernement se trouvèrent devant le dilemme suivant: ou bien la respiration de la poussière d'amiante favorisait et aggravait la tuberculose pulmonaire, ou bien plusieurs décès officiellement attribuables à la tuberculose provenaient d'une autre cause, en réalité l'amiantose.

Indifférence des compagnies

Or, ce qu'on reprochait au gouvernement Duplessis et aux compagnies, c'était de ne prendre aucune mesure immédiate pour contrôler et faire disparaître la poussière alors qu'aux Etats-Unis, plus particulièrement dans l'Ohio, les usines de transformation de l'amiante de la Philip Carey étaient équipées de systèmes de contrôle.

Lors de la publication de l'enquête dans *le Devoir*,

Cérad Filion, dans un éditorial pathétique, compara les travailleurs québécois des mines d'amiante à du bétail. «Certains capitalistes américains qui vont établir des usines à l'étranger se conduisent parfois comme des salauds. C'est le cas à East Broughton», écrivait-il en exigeant que le gouvernement provincial ferme l'usine de la Carey jusqu'à ce que la compagnie ait pris des mesures pour protéger la santé des ouvriers.

A son tour, le maire de Black Lake rendait publique le 25 janvier 1949 une lettre au sous-ministre de la Santé, le Dr Jean Grégoire, dans laquelle il révélait que la situation dans sa ville était pire qu'à East Broughton. Il y déplorait la lenteur de la compagnie Asbestos Corp. à installer l'outillage nécessaire pour faire disparaître la poussière.

L'abbé Henri Masson se souvient du message prophétique que lui avait fait le Dr Bellemare, de la Commission des accidents du travail, au moment où une délégation de citoyens avait entrepris des représentations pour que l'organisme intervienne auprès des compagnies d'amiante. «Quand le gouvernement obligera les compagnies à payer pour l'amiantose, avait-il dit, elles ne tarderont pas à faire disparaître la poussière.» C'était avant la grève de l'amiante de 1949.

Or il fallut attendre au 25 juin 1975 avant que le Gouvernement du Québec n'adopte la loi sur l'indemnisation des victimes d'amiantose ou de silicose dans les mines et les carrières. Et ce n'est qu'en janvier 1977 qu'il a fixé les normes de salubrité minima pour l'industrie de l'amiante à la suite du rapport Beaudry.

En 1974, une équipe médicale de l'école de médecine de Mount Sinai à New York avait démontré que 516 mineurs de la région de Thetford-les-Mines sur les 995 qui s'étaient soumis aux examens présentaient à des degrés plus ou moins élevés des signes d'amiantose. Or, la Commission des accidents du travail n'a officiellement admis que 89 cas.

«Cette situation, prétend l'abbé Masson, tient au fait que les médecins craignent d'être mis en contradiction. Les omnipraticiens de la région ne veulent plus signer de certificat de décès pour amiantose et même les spécialistes de Montréal sont de plus en plus prudents dans leur diagnostic car, depuis six mois, les compagnies ont décidé de contester certains verdicts. Comme les médecins ne veulent pas être traînés en Cour, même si la loi 52 est supposée accorder le bénéfice du doute au mineur malade, ils sont réticents.»

Afin de répondre aux normes gouvernementales — 5 fibres par cc depuis le 1er janvier —, les cinq compagnies d'amiante du Québec ont dépensé depuis deux ans \$26 134 970 pour épurer l'air des galeries souterraines, des séchoirs et des moulins. Le gros des dépenses a été consacré à l'acquisition de nouveaux filtres et d'aspirateurs géants. Dans certains cas, on a modifié la production, notamment au niveau de l'ensachage de l'amiante, de sorte que tout se fait automatiquement.

Une seule compagnie, la Société Asbestos-Ltée, ne respectait pas encore la norme de 5 fibres par cc au début de l'année. Le Syndicat des travailleurs de l'amiante reconnaît que la compagnie possède les installations les plus vieilles de la région mais il ne se demande pas moins si la compagnie n'a pas voulu ainsi transférer la «patate chaude» au gouvernement qui doit la nationaliser incessamment.

de l'air causait aux villes de l'amiante. Le 7 mai 1945, dans le village d'East Broughton, situé à une quinzaine de milles de Thetford-les-Mines, 75 femmes en colère envahirent la salle du conseil municipal, réservée traditionnellement aux hommes, et exigèrent une résolution demandant à la Philip Carey Co. de faire connaître le taux de poussière que les 15 cheminées de l'usine déversaient sur le village. La résolution fut approuvée majoritairement par les conseillers et des copies furent envoyées à la compagnie, au ministère provincial de la Santé et au bureau d'hygiène du comté.

Le directeur général de la compagnie, M. E.E. Stafford, menaçait le maire du village de fermer l'usine et la mine si la résolution n'était pas retirée. En même temps, la compagnie fit courir le bruit qu'elle ne pouvait installer d'appareils pour éliminer la poussière parce que le gisement d'amiante était pratiquement épuisé. Comme il s'agissait de la seule industrie locale, on oublia bien vite la résolution...

En 1948, un Franco-Américain, Burton LeDoux, mena une enquête dans les mines d'amiante du



elon
1919,
me
qu'il
à 20
ent à
dans
ue le
mini-
ord!
ation
1935.
es à 8
ucier
gnies
s des
grève
1949.
èrent
ution

Le Blasphémateur transformé en chien;
hauteur: 20 pouces.



Le Berlot;
dimensions : 9 po. x 17 po.



La Chasse-galerie; longueur 23 1/2 pouces.

La Corriveau;
hauteur: 24 pouces.

Scieurs de long; hauteur: 20 pouces
en bas: la Fréquentation; hauteur 17 po.



Le Trésor;
hauteur: 17 5/16 pouces.



Photos Paul Doucet (couleurs)
Photos Musée du Québec (noir et blanc)



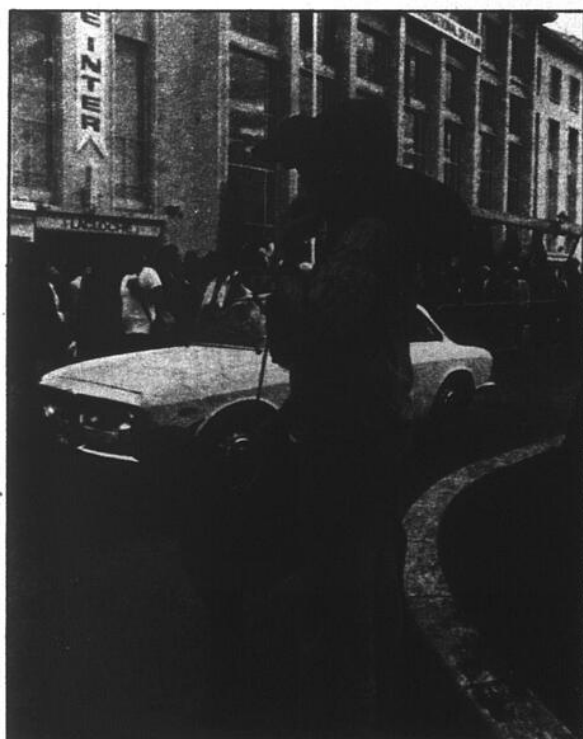
ALFRED LALIBERTÉ (1878-1953)

La vie quotidienne au siècle dernier

En 1878 naissait sur une ferme de Sainte-Elisabeth d'Arthabaska celui qui allait devenir le statuaire le plus important du Québec. Son père avait d'abord été bûcheron avant de cultiver la terre, puis il acquit un moulin à cardes, un moulin à farine et un moulin à scie.

C'est ainsi que l'enfance du futur sculpteur a été nourrie de personnages typiques à tous ces métiers anciens et dont il a reproduit les traits et les gestes dans une impressionnante collection de 215 sculptures, créées de 1928 à 1932 dans son atelier de la rue Sainte-Famille, à Montréal. Cette collection qu'Alfred Laliberté intitula «Légendes, coutumes et métiers de la Nouvelle-France», est une véritable fresque de la vie quotidienne du Canada français au XIXe siècle. Généralement fondue dans le bronze à un seul exemplaire, chaque sculpture rappelle une scène, une légende, une coutume dont la plupart d'entre nous ne se souviennent que par l'entremise de nos grands-parents. Dans le cadre du centenaire de la naissance d'Alfred Laliberté, le Musée du Québec présente jusqu'à la fin d'août une grande exposition de cette collection: en tout 190 bronzes appartenant au Musée et qui n'avaient jamais été montrés ensemble, si ce n'est un groupe de 84 oeuvres exposées à Terre des hommes en 1968. Ancien élève à Paris d'Auguste Rodin, Laliberté ne s'en est pas tenu à cette seule fresque puisqu'il est également connu pour ses nombreux monuments publics à la gloire de nos grands hommes, notamment à Montréal, Québec, Ottawa, Saint-Jérôme, et qu'il a laissé des bustes et des plâtres, ainsi que plusieurs centaines de tableaux qu'il peignait pour se délasser. Dans un style saisissant de vie, Alfred Laliberté nous a laissé l'image d'un passé dont il avait gardé intact le souvenir. Son art, à la fois traditionnel et intime, nous parle des peines et des misères qui ont forgé l'âme québécoise.

JACQUES DE ROUSSAN



En page de droite, un aperçu de la foule compacte qui circule chaque jour, du Palais du festival à l'hôtel Carlton; ci-contre, ci-dessous et à g., trois scènes typiques de l'atmosphère qui règne à Cannes durant le festival.



CANNES ou la fosse aux lions

VOUS CROYEZ QUE C'EST DRÔLE D'ASSISTER AU FESTIVAL DU CINÉMA?
PENDANT 15 JOURS C'EST LA BOUSCULADE
DANS LA RUE, LES BARS ET RESTAURANTS ET A LA PORTE DES SALLES

PAR CLAUDE DAIGNEAULT

Le restaurant est typique avec ses tables minuscules où la patronne insiste pour faire asseoir quatre clients. Justement, la patronne est penchée au-dessus d'un vieux couple assis au fond de la salle, et des éclats de voix parviennent jusqu'à moi. «Vous êtes sûrs que ce n'est pas de l'eau?» demande-t-elle, son pantalon blanc serré faisant bomber ses fesses en gouttes d'eau. «Ah! non madame, répond la vieille dame toute indignée dans sa robe à fleurs populaire en 1958, c'est votre chien qui a pissé sur mes souliers!»

Ce genre de conversation fait annuellement le piquant du festival de Cannes, où chaque année deux mille journalistes accourent, oublieux du serment fait l'année précédente de ne plus jamais y remettre les pieds. Pendant deux semaines, la plupart des journalistes — en fait le nombre des «authentiques» est moins impressionnant qu'on le dit, plusieurs centaines

n'étant que de vagues scribouillards —, vivent à pleine vapeur dans cette Mecque du cinéma où la récompense du pèlerinage est de découvrir une multitude de films de tous les pays, de trouver la perle rare, «le» film dont on parlera demain, et aussi, il faut bien l'avouer, de voir les films à succès avant tout le monde.

Mais cette vie trépidante ne se déroule pas sans contretemps, et après cinq festivals en six ans, je n'ai pas encore trouvé le moyen de séjourner à Cannes sans frôler la dépression nerveuse, incapable, en dépit d'efforts méritoires, de faire abstraction des désagréments, mais torturé par le besoin d'y retourner chaque année, parce que nulle part ailleurs un critique de cinéma ne peut se ressourcer aussi rapidement.

La ville aux chiens

Le défaut majeur de Cannes c'est de constituer un gigantesque chenil. S'il y

avait autant d'enfants dans cette ville qu'il y a de chiens, on évoquerait le danger d'une surpopulation pour toute la France. La municipalité a même fait installer le long des trottoirs de ces petits panonceaux ronds, bordés de rouge: on voit dessus un caniche qui fait sa crotte sur le trottoir et une inscription précise: «Pollution interdite».

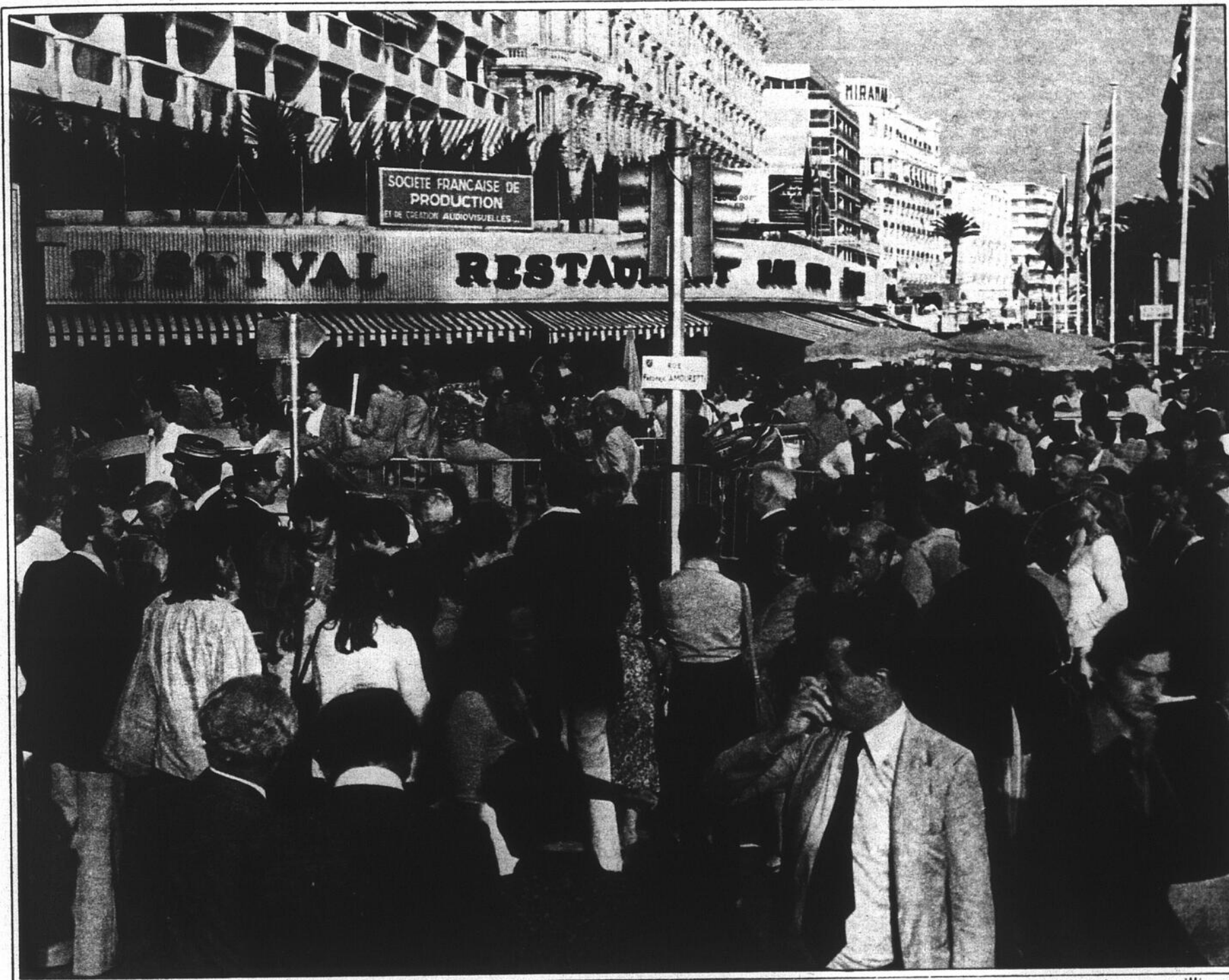
Mais la myopie des chiens cannois n'a d'égale que leur analphabétisme: le résultat est que leur merde et leur pisse s'étalent sur tous les trottoirs de la ville. Tenus en laisse ou libres de mouvement, ils s'exécutent où bon leur semble, parfois à la devanture d'un magasin chic, pendant que leur maître ou leur maîtresse les contemple d'un air attendri. A Cannes on peut louer un chien pour le promener ou on peut lui faire faire une beauté dans un salon de toilettage derrière le Palais des Festivals. Au bar de l'hôtel Carlton, un abreuvoir au sol s'appelle «Dog's Bar».

Vous me direz qu'on va à Cannes

pour voir des films et non pas pour surveiller les vieilles snobs et les jeunes tapettes qui admirent les diarrhées canines. Je vous l'accorde. Mais si vous êtes journaliste et que vous devez vous rendre à un kilomètre du Palais voir un film qui commence dans cinq minutes, vous mettez votre vie en danger en risquant de glisser sur une crotte traîtreusement dissimulée. Ça m'est arrivé, ainsi qu'à des amis.

Par contre, si d'aventure vous avez le temps ou les moyens de vous arrêter au Blue Bar à côté du Palais ou à l'ineffable terrasse de l'hôtel Carlton, non loin de là, vous assistez au spectacle permanent d'une humanité bigarrée, émaillée de chiens de toutes races, qui déambule avec une lenteur étudiée pour bien se faire voir.

Les femmes sont d'abord les plus visibles. On remarque d'emblée la Cannoise typique, de bon ton, d'origine bourgeoise, gérante d'une boutique de luxe. Elle affiche un hâle foncé, des cheveux blonds tirés vers l'arrière et



affecte de prendre l'expression snob si chère à Stéphane Audran. Elle est vêtue d'un tailleur chic ou d'une robe claire et marche d'un pas décidé. Il y a aussi l'inévitable nymphette au short en denim si court et si serré que chacun de ses pas fait apparaître et disparaître comme par enchantement une rondeur lourde; mais un coup d'oeil sur le visage est parfois décevant. On croise tous les genres de femmes sur cette fameuse Croisette, de la mère un peu malpropre sous son inévitable manteau gris en dépit du 30° à l'ombre, jusqu'à l'élégante au chemisier pure soie révélant astucieusement une poitrine démunie de soutien-gorge et qui fait mine de vouloir passer inaperçue derrière ses lunettes de soleil gigantesques.

Surpopulation

Sur les deux cents pieds de trottoir qui séparent la rue du Canada de la rue du Commandant-André se presse de 8

heures du matin jusque tard dans la nuit une cohorte hirsute et bruyante, prisonnière du flot de voitures qui klaxonnent et de celles qui encombrant le long du trottoir. (La Mercedes semble d'ailleurs y jouir d'une faveur particulière, du modèle sport à la superlimousine munie d'essuie-glace pour les phares). Mendians, enfants qui font l'école buissonnière, chanteurs «folks» américains avec guitare électrique, agents de presse, producteurs et distributeurs qui parlent fort en anglais, militaires et policiers en uniforme, prostituées des deux sexes, photographes, tous semblent se donner le mot pour encombrer du mieux qu'ils peuvent le trottoir où il faut retenir son souffle pour se frayer un chemin.

On prétend que le festival accueille chaque année 40 000 visiteurs. Ça laisse à penser à ce qui arrive à une petite ville touristique où l'attrait principal consiste à se faire bronzer et à regarder les autres vivre. C'est ainsi que sur le

trottoir qui surplombe les kilomètres de sable, où les grands hôtels ont des plages privées, s'agglutinent chaque jour des milliers de personnes qui regardent les autres plus fortunées se laisser caresser par le soleil qui tape dur, scrutant les corps allongés pour découvrir les poitrines féminines dénudées. Ce voyeurisme naïf a quelque chose d'indigent qui fait tristement sourire.

Mais la foule cannoise aime cette complicité autour de la plage, comme elle aime — adule serait plus juste — les vedettes, les stars. Quand, cette année, un canot automobile a amené du yacht de Niarchos la plantureuse Anita Ekberg au quai du Carlton, elle s'est pressée comme seule une foule française peut le faire pour admirer les gros seins d'Anita pendant que les photographes se déchainaient. Ce débordement peut parfois aller trop loin, comme ce fut le cas pour Farrah Fawcett-Majors, qui dut s'enfuir en larmes sous la protection de la police

après avoir été quasiment assaillie par ses admirateurs qui voulaient voir de trop près ses boucles blondes.

Les vrais journalistes et les autres

Mais on ne va pas à Cannes pour passer son temps à méditer sur les malheurs de la surpopulation. On y va d'abord pour visionner des films, en parler si on est journaliste, en vendre ou en acheter si on est commerçant. D'année en année, on dirait, d'ailleurs, que le commerce prend le pas sur la culture. La compétition officielle garde la préséance, mais ce sont les salles de la rue d'Antibes qui voient s'échafauder des rêves de fortune.

Chaque journaliste accrédité reçoit une carte de presse qui lui donne accès à toutes les représentations. Les plus privilégiés ont une carte de «presse quotidienne» qui leur permet d'assister aux films en compétition la veille au soir. Les autres assiègent les salles,

Suite page 12

CANNES

poussent, menacent, vilipendent les portiers en habit de soirée, surtout si la rumeur veut qu'il s'agisse d'un «bon film» ou d'un film pornographique.

Certaines personnes réussissent à se procurer des cartes d'invitation par je ne sais quel concours de circonstances et prennent la place des véritables journalistes, ce qui a pour résultat de provoquer des colères monstres chez ceux qui se voient refuser l'accès à la salle; leur tapage empêche d'entendre les dialogues pendant plusieurs minutes. Le plus frustrant, c'est de voir ces faux journalistes quitter les lieux bruyamment après quelques minutes parce que le film est trop abstrait ou qu'il n'a pas de sous-titres.

On serait porté à croire qu'un festival de cinéma qui attire tant de journalistes serait un paradis pour cinéophile éperdu de représentations calmes. Détrompez-vous. Les appels au silence furent régulièrement à chaque projection: «Taisez-vous, bande de cons!» «Vous allez la fermer, oui?» ou *Shut up you jerk!* En général on obtient une représentation à peu près calme pour peu que l'on se tienne loin des Italiens: les journalistes de ce pays, qui tendent à imiter les Espagnols, ont une propension irrépressible à parler durant les projections. Il s'agit donc de les repérer au début du festival — ils se tiennent d'ailleurs en groupe — et de les fuir durant 15 jours.

Pour ma part, il y a deux journalistes qui sont mes bêtes noires aux projections: le premier est un grand journaliste israélien à la voix de basse, qui a l'habitude de commenter bien fort les films et de nommer tout haut les acteurs qu'il voit apparaître sur l'écran. C'est comme s'il s'imaginait que personne ne les connaît: «Ah! ah! Depardieu», grogne-t-il. Mon deuxième tourmenteur est un vieux journaliste espagnol qui tient debout par je ne sais quel miracle. Depuis des années, il paraît vouloir mourir d'emphysème à chaque projection: il a ce don rare de se laisser aller à

des quintes de toux sifflantes et crachotantes dans les moments les plus palpitants. J'ai déjà entendu un journaliste français excédé s'écrier: «Bon Dieu, sortez-le avant qu'il crève!»

En principe les projections commencent à l'heure. Pourtant, beaucoup de gens croient encore que ça fait chic d'arriver en retard. L'ouvreuse les précède à toute vapeur, braquant le rayon de sa torche sur l'écran ou dans nos yeux pour dénicher une place au beau milieu d'une rangée. Les plus raseurs sont ceux qui constatent, après leur arrivée tardive, qu'ils se sont trompés de salle et qui repartent bruyamment au bout de dix minutes.

Mais les projections les plus abrutissantes sont celles de la Quinzaine des réalisateurs et de la Semaine de la critique. Les Européens ayant une notion de «faire la queue» qui rappelle la fuite du Viêt-nam, ce sont des mêlées indescriptibles qui se produisent aux portes des salles, les corps mal lavés de ceux qui habitent les hôtels sans salle de bains exhalant des odeurs qui font comprendre pourquoi les Français sont passés maîtres dans la fabrication des parfums. La poussée violente de ceux qui, à l'arrière, veulent entrer à tout prix vous écrase sur les portes vitrées.

Au sortir des projections, c'est la nouvelle ruée, vers les casiers de presse cette fois, où se sont accumulés les dossiers, les communiqués, les réclames colorés. Quand on a réussi à y extirper ce qui nous revient, c'est une autre course vers la salle des conférences de presse où les projecteurs de télévision surchauffent un auditoire compact comme des filets d'anchois. Les retards des invités donnent le temps de réfléchir à un moyen de s'emparer de l'une des 12 machines à écrire à la disposition des 2 000 journalistes!

Cette course contre la montre dure quinze jours. Elle finit par abrutir ou rendre malade. Dans ce coin de France où le soleil fait peu souvent la grève, on a inventé un système de climatisation

qui tient de la réfrigération. Pas surprenant que la «grippe cannoise» fasse des ravages dans nos rangs! Chaque année, le journaliste Jean-Pierre Tadros du *Devoir* doit garder la chambre durant deux ou trois jours tant il a un rhume carabiné. Le réalisateur Robert Awad, dont le film *L'Affaire Bronswik* était à la compétition du court-métrage, a été aperçu blême et alangui durant trois ou quatre jours cette année, soignant une grippe de cheval attrapée dans des salles de projection «surgelées».

L'assaut des restaurants

Plusieurs gargottes veulent se voir considérer comme des Grand Véfour ou des Maxim's à Cannes. D'année en année, l'inflation a fait des siennes et le bon petit repas «service compris» qu'on pouvait faire pour \$2.50 est devenu un repas ordinaire à 8 dollars, service, vin et café non compris. Avec le dollar canadien en perte de vitesse cette année, il fallait voir le groupe canado-québécois compter ses sous et chercher des restaurants à bon marché.

Le coca-cola à \$1.25 à l'aéroport Charles-de-Gaulle en attendant l'avion Paris-Nice aurait dû me mettre la puce à l'oreille. En défaisant ma valise à l'hôtel, j'écoutais la radio de Monte-Carlo qui distillait la voix fluette d'un chanteur de type Sardou chantant un hymne à la France avec ces mots: «Sacré dollar, tu ne peux pas tout acheter» et j'ai commencé à comprendre. D'ailleurs, dès le 16 mai, Français et touristes faisaient face en grommelant à des hausses de prix dans l'alimentation et les cigarettes tout à fait époustoufflantes.

Alors, lorsque vous vous faites engueuler par un serveur raciste dans un bistrot ou par la patronne ivre du Texas Snack Bar, vous ne faites ni un ni deux, ou plutôt vous faites un geste caractéristique avec le majeur et vous claquez la porte.

Chercher jour après jour un nouveau restaurant pour ne pas toujours s'en remettre à l'éternel steak-pommes-frites devient traumatisant, presque autant que le sempiternel petit déjeuner «croissant-café» qui ne nourrit pas un journaliste prisonnier des salles de projection jusqu'à 1 heure de l'après-midi. Et comme les repas sont servis à des heures bien déterminées dans les restaurants français, contrairement à la coutume nord-américaine, tout repas en dehors des heures prescrites devient une aventure pour le portefeuille ou l'estomac.

Ces stampedes pour aller d'une salle à l'autre, ces repas pris à la sauvette finissent par avoir raison des intestins les mieux blindés. Chacun succombe un jour ou l'autre à la *tourista* cannoise, et il faut voir les visages anxieux des festivaliers peu habitués à la cuisine à l'huile marcher d'un pas rapide vers les toilettes où Madame Pipi monte la garde et voit à ce que vous payiez pour vous laver les mains.

Profiter des services de son hôtel demeure la solution idéale, mais dans les situations difficiles, il reste le bar où l'on peut consommer et utiliser les toilettes. Mais à \$1 la tasse de café et à \$7 le verre de cognac, ça revient cher, et il faut avoir le temps de trouver un bar accessible.

Pourtant, en dépit de tous ces inconvénients, des milliers de gens de cinéma font le pèlerinage annuel à Cannes, comme ils l'ont fait le mois dernier. Ils endurent les embêtements, les rebuffades, la chaleur écrasante, les engueulades, les pieds écrasés, les longues attentes, les retardataires qui empêchent de lire les sous-titres, la platitude de certaines oeuvres et tant d'autres choses pour une seule raison: ce sont des maniaques pervertis par l'image en mouvement, des drogués qui croient que le prochain film qu'ils verront marquera peut-être la découverte d'un génie et qu'ils pourront dire plus tard: «J'étais là!»



Ci-contre, le bar «le petit Carlton» qui est le quartier-général des festivaliers québécois; ci-dessus, à l'entrée de l'hôtel Carlton, voitures emblématiques de la prospérité d'un certain cinéma...



Geneviève Mauffette, fille de Guy, filleule de Félix et chanteuse

PAR RAYMONDE BERGERON

Elle le sait mieux que quiconque: son nom dessine, à l'aube d'une carrière, une clef dorée pour capter notre attention et retenir une disponibilité qui aurait pu, en d'autres circonstances, s'éparpiller plus distraitemment sous d'autres soleils. Mais les Bigoudis émerveillés que nous sommes toujours désirent mieux connaître la fille de l'Oiseau-de-Nuit, née probablement dans le grenier rose d'un Cabaret-du-soir-qui-penche. Qu'on se dit! Puis on se souvient que Félix Leclerc, avant d'être le parrain de tous nos chansonniers, avait adopté dans son cœur sa toute petite filleule grandement passionnée, voix cristalline du Traversier dont il disait déjà dans *le Calepin d'un flâneur*: «Geneviève pleure à chaudes larmes et rit aux éclats», état de fait qui n'a pas beaucoup changé depuis la première édition, murmure-t-on entre les branches, du côté de Vaudreuil.

Comment Geneviève Mauffette, élevée pieds nus dans l'herbe, barbotant son enfance face au lac des Deux-Montagnes dans ce clan de créateurs et de poètes, aurait-elle pu rêver de devenir mathématicienne ou ingénieur en ponts et chaussées?

«Avec Félix, presque tous les jours, on allait jusqu'au bout du champ, main dans la main, se rappelle-t-elle. J'étais sa petite amie. On allait à la pêche à deux heures de l'après-midi, à l'heure où tout le monde sait que ça ne vaut rien de pêcher, j'attrapais tous les crapets-soleils et, le soir, au coin du feu, mon oncle nous chantait des chansons.»

Aujourd'hui, c'est elle, Geneviève, qui veut chanter des chansons, dessiner une arabesque du haut de son étoile filante et faire surgir une planète sur la peau lisse d'un caillou. Elle veut se faire magicienne, apprivoisée depuis belle lurette à cet art qui consiste à jongler avec les émotions, les mots et les rêves. Auteur de ses chansons, elle les interprète à la façon d'une comédienne qui saurait chanter!

«J'aime laisser de l'espace dans les phrases, dans les mots, précise-t-elle. C'est un morceau de ma vie que j'apporte-mais ouvert à toutes sortes d'interprétations. Je n'aime pas montrer la réalité crue sur scène, j'aime la colorer, faire voir autre chose que le quotidien. Quand j'assiste à un spectacle, j'aime «tripper», j'aime qu'on me fasse voir autre chose que ce qui m'est familier, ça me donne un élan pour continuer mon chemin.»

A Vaudreuil, il fut un temps où la maison des Mauffette se trouvait quasiment transformée en conservatoire. Quand ça n'était pas maman Mauffette qui entreprenait de monter *les Troyennes* et de jouer Hécube dans toute sa splendeur avec dix-neuf

enfants sur scène, c'était tante Estelle qui s'avisait d'écrire une comédie ou de monter une pièce de Molière entre deux répétitions de la «Chorale du mardi soir» constituée des sept rejetons de la famille, de leurs cousins et amis: Sans parler de l'orchestre. Chacun organisait ses concours d'amateurs et jouait de son instrument: clarinette, batterie, piano, guitare, flûte traversière, etc.

«Aujourd'hui, chez moi, c'est un peu la même chose, avoue Geneviève en déboulant, comme elle aime souvent le faire entre deux phrases, un drôle de petit rire en cascades. Mes quatre musiciens travaillent tous les jours à la maison, j'aime recevoir les amis, j'aime les gens. D'ailleurs, quand j'étais petite, j'aimais tout le monde.»

Avec le temps qui transpose, on retrouve une toute jeune femme amoureuse d'un gars à la fois mais de toutes les fleurs des champs.

«J'ai besoin de communiquer avec beaucoup de gens. J'en ai besoin comme un infirme aurait besoin de sa béquille. C'est pour ça que je veux monter sur une scène. Je me sens encore tellement enfantine en dedans de moi! Je voudrais juste offrir un petit dessin, mon petit bouquet au monde en espérant qu'ils seront contents. Comme ma mère l'était quand je lui apportais les pissenlits que j'avais cueillis dans les champs.»

Je me suis prise en main

A 24 ans, si Geneviève se plaît à répéter dans une boutade «Je suis une enfant qui joue à la grande personne», il faut aussi souligner qu'elle a dû, malgré tout, se faire les poings au hasard des attaques de la vie. Mariée à 18 ans, il a fallu un jour qu'elle éprouve le sentiment d'avoir tout perdu. Perdu à six mois, ce bébé déjà mort dans son ventre depuis deux mois. Laissé tomber le mari, la belle maison au bord de l'eau, la sécurité et tout ce qui avait été construit à quatre mains. Mais toute nue dans la rue, il lui restait

encore sa vie, son âme, son corps, pour chanter «Je me suis prise en main...»

«Quand tu as tout perdu... tu n'as plus rien à perdre! C'est merveilleux parce que tu fonces. J'ai foncé.»

— Trouvé un mari tout neuf?

— J'ai un «chum» qui m'apporte avec lui deux beaux enfants tout faits dont je m'occupe. Parce que le fait de perdre un bébé, ça m'a refroidie un peu. Plus tard, peut-être, j'en ferai un autre. J'ai compris que la vie ne m'appartenait pas. On est juste un moule, comme disait maman. On est juste le chemin de la vie.

— Vous pouvez vivre «en ville»?

— J'ai essayé durant deux ans. Tout tourne trop vite pour moi. Je suis une tortue, je suis incapable de courir. Il faut que je fasse tout tranquillement, mais je me souviens de chaque pas que je fais. Pour moi, passer un hiver à Montréal, c'est terrible. Le premier pissenlit que j'attrape, au printemps, c'est une sorte de médaille pour avoir réussi à traverser «ça»! Maintenant je vis en banlieue, je peux au moins sentir l'herbe sous mes pieds et remuer la terre pour en faire un jardin. Planter une petite graine et récolter un radis, c'est comme faire une prière, pour moi.

— Vous n'avez pas l'air sage du tout?

— Pas du tout. Je veux avancer, aller plus loin et je me lance constamment des défis. Faire de la chanson, c'est toute une vie, même en dehors de la scène. Faut être honnête avec soi-même, toujours. On peut se tromper mais... honnêtement. Je ne veux pas raconter de mensonges sur une scène. Le public, pour moi, prend le visage d'une personne. Ce visage, c'est peut-être le mien, parce que le public, finalement c'est peut-être un miroir...

Il s'agit alors d'un public aux yeux pétillants, grouillants avec une âme à la fête, brodée d'humour aux quatre coins, et toute barbouillée d'éclats de rire.

«Dans la vie, tout n'est pas permis, a cru remarquer celle qui chante *Harry, I'm a frog, Kiss me!* Mais sur scène, le suicide, la folie, tout est permis. C'est la liberté, l'éclatement, on lâche tout! La seule contrainte réside dans la façon de dire les choses. Il faut les dire pour se faire comprendre. Sur scène, je veux être folle. Mais avec une trame dramatique...»

Entre deux sketches créés non seulement pour mettre en évidence ses talents de comédienne mais surtout pour donner une raison aux chansons, Geneviève Mauffette se promène de la flûte à bec au vibrapone, et de la guitare au piano. Elle s'amuse: «Je porte du long, Pis rien en dessous, Pis ça j'm'en fous». Ou alors, dans une veine de «cartoon», fait chavirer miraculeusement «les guerres qui tombent sur les nerfs». Puis elle s'attendrit, se fait chatte ou fiche tout en l'air: «On n'a pas tous les jours vingt ans...»

«Mes musiciens sont complices de ma pensée, tient-elle à souligner. Ils nourrissent mes chansons de leurs sentiments et de leurs expériences. Et en criant «lapin!» sur un air de flûte, ils me soutiennent tout du long.»

A sa façon, elle nous parle d'amour: «L'amour, c'est tout ce qui vit. Ça passe partout, à travers un pissenlit — elle y tient, à ses pissenlits! — un chat, un oiseau, etc. Mais il ne faut pas être en «mautadit» pour le voir...»

La mort?

«C'est pas de mes affaires!»

La liberté?

«Ça n'est pas masculin ou féminin, c'est individuel». Les hommes?

«Connais pas. Sur terre, je ne connais que des gars et des filles. Les gars, je les adore quand ils sont francs et qu'ils ne mettent pas trois mois à me dire que mon jupon dépasse...»

Son premier microsillon vient de paraître sur le marché québécois et rien ne dépasse! Reste à voir s'il en est de même à la Butte de Val-David où Geneviève Mauffette chante durant tout l'été à la lueur de la nuit...●

La recette de la semaine de Margo Oliver



Fricassée de poulet

Il fut un temps où le poulet était, dans bien des familles, le repas traditionnel du dimanche midi. De nos jours encore, le poulet fait souvent les frais du repas, les jours de fête. Mais on le sert aussi en semaine car il se vend à un prix raisonnable et ne manque jamais de plaire.

- 2 poulets à frire de 2½ livres, en morceaux
- ¼ de tasse de beurre
- 2 tasses de bouillon de poulet
- 1 tasse de liquide (vin blanc sec ou le jus d'un citron et de l'eau)
- 2 gros oignons verts (avec les queues), en petits morceaux
- 1 petit oignon, en tranches minces
- 1 carotte moyenne, en

- tranches minces
- 1½ cuil. à thé de sel
- 1 petite feuille de laurier
- 4 grains de poivre
- ¼ de cuil. à thé de feuilles de thym séchées
- 2 tasses de crème
- 2 cuil. à table d'eau froide
- 1 cuil. à table de farine
- Biscuits à la poudre à lever, chauds (notre recette)

Laver les morceaux de poulet et les bien assécher. Chauffer le beurre dans une casserole épaisse et y bien dorer le poulet, de tous les côtés. Ajouter le bouillon, 1 tasse

de liquide, les oignons verts, l'oignon tranché, la carotte, le sel, le laurier, le poivre et le thym. Couvrir et faire mijoter, de 45 minutes à 1 heure. Disposer les morceaux de poulet dans un bol ou un plat de service profond, bien réchauffé. Passer le liquide de cuisson, en pressant les légumes à travers le tamis autant que possible. Remettre le liquide dans la rôtissoire. Ajouter la crème lentement. Mettre l'eau et la farine dans un petit bocal fermant hermétiquement et agiter vigoureusement pour faire un mélange lisse. Ajouter petit à petit au liquide de cuisson, qu'on aura chauffé au point d'ébullition, en brassant constamment. Cuire jusqu'à épaississement et verser sur le poulet. Fendre les biscuits en deux et les déposer dans la sauce. Servir immédiatement. (6 portions)

Biscuits à la poudre à lever

- 2 tasses de farine à tout usage, tamisée
- 4 cuil. à thé de poudre à lever
- 1 cuil. à thé de sel
- ¼ de tasse de graisse végétale
- Approximativement 1 tasse de lait

Chauffer le four à 450°F. Avoir sous la main une plaque à biscuits non graissée. Tamiser ensemble, dans un bol, la farine, la poudre à lever et le sel. Ajouter la graisse végétale et la couper finement. Ajouter suffisamment de lait, en brassant à la fourchette, pour obtenir une pâte gonflée et facile à manipuler. Ramasser la pâte en boule. La mettre sur une planche enfarinée et la pétrir doucement, environ 6 fois. La rouler en une abaisse de ½ pouce d'épaisseur et y tailler 12 galettes, avec un emporte-pièce de 2 pouces. Mettre les galettes dans la plaque et les cuire au four, de 10 à 12 minutes ou jusqu'à ce qu'elles soient dorées.

Si j'étais fée, j'utiliserais ma baguette magique pour redistribuer le temps: tant de gens se plaignent de n'avoir pas le temps, tant d'autres le trouvent trop long! J'inventerais les jours de 28 heures et les jours de vingt heures, les semaines de dix jours et celles qui n'en compteraient que quatre; j'ajouterais quelques années bissextiles par-ci, par-là, histoire de permettre aux femmes de faire leurs demandes en mariage plus souvent. On peut gagner du temps ou en perdre comme on gagne ou perd de l'argent. Les astucieux prétendent même que le temps, c'est de l'argent; quant à moi, je trouve cette notion bien matérialiste; j'aime mieux croire que le temps, c'est de l'espace. On le conçoit bien quand on voyage en avion et qu'on arrive quelque part après sept heures de vol, à l'heure même où l'on était parti, d'ailleurs; avec le Concorde, on sera même arrivé avant d'être parti: lorsque le décalage horaire entre deux pays est de cinq ou six heures et qu'on n'en met que trois pour franchir la distance, nos notions du temps en prennent un coup!

Les enfants vivent le temps bien autrement que les adultes: l'enfance est une période où l'on n'a pas encore appris à mesurer le temps, de sorte que les minutes, les heures et les jours flottent à la dérive au lieu de marcher en rangs comme des petits soldats bien disciplinés. A preuve, cette conversation entre une fillette de huit ans et son frère de quatre ans. Fièvre de ses connaissances toutes neuves en histoire, la fillette déclare à son cadet: «Tu sais, c'est un nommé Jacques Cartier qui a découvert le Canada!» — «Ah! oui? répond l'autre. Quand ça?» — «Oh! il y a très longtemps, reprend sa soeur. Papa et maman n'étaient même pas nés.» — «Papa et maman n'étaient pas nés? s'exclame le petit garçon inquiet. Mais, où étaient-ils donc?» — «Ils étaient dans le ventre de leur mère», explique la grande soeur. Et, là-dessus, le petit garçon s'écrie d'un ton indigné: «Ils nous avaient laissés tout seuls à la maison!»

Devenir adulte, c'est apprendre à mettre le temps en cage ou à se mettre en cage avec le temps: c'est apprendre à tuer le temps et à remplir les temps morts. Heureusement qu'à travers cette hécatombe on peut se permettre de prendre du bon temps, de temps en temps.

Dans les bandes dessinées des jeunes de mon enfance, il y avait un héros fascinant: Jacques le Matamore. Il voyageait dans un véhicule spatial appelé «la toupie du temps». Ce véhicule avait la faculté de se déplacer à la fois dans l'espace et dans le temps, de sorte que Jacques le Matamore se retrouvait aussi bien chez les Aztèques ou les Gaulois que chez les hommes des temps futurs. Qu'est devenu Jacques le Matamore, ce beau jeune homme blond qui nous initia, moi et tous ceux de ma génération, aux délices de la science-fiction? Il a dû s'égarer quelque part dans les mondes parallèles de l'espace-temps.

Le temps est une notion toute relative: pas besoin d'être très savant



Vous avez le temps?

pour s'en convaincre; dans un livre intitulé *The Dragons of Eden*, Carl Sagan publie un calendrier dit «cosmique». Si on compare l'histoire connue de l'univers à une de nos années solaires, la formation de la terre aurait eu lieu vers le 14 septembre, l'atmosphère se serait formée vers le 1er décembre; les invertébrés seraient apparus le 17 décembre, les mammifères vers le 26. Quant aux premiers hommes, leur intervention n'a lieu que le 31 décembre, vers 11 heures de la matinée. L'époque qu'on peut qualifier de technologique n'apparaît qu'à 11 h 59 de la même journée; la première exploration spatiale aurait eu lieu durant la première seconde de la nouvelle année. C'est le cas de dire avec Pascal: «L'immensité de ces espaces infinis m'effraie!» J'ajouterais: l'immensité de ces temps incommensurables me confond.

Ce calendrier cosmique nous rend plus modeste par rapport à notre petit rôle dans cet univers démesuré. N'empêche qu'on a beau n'être qu'une goutte d'eau dans l'océan, une étincelle perdue dans la nuit des temps, on a, au cours d'une vie, quelques petites miettes de temps à grignoter du mieux qu'on peut. Avant d'avoir fait son temps, aussi bien prendre son temps. Cependant, dans notre monde survolté, il est devenu inconvenant de prendre son temps ou de perdre son temps: c'est pourtant en perdant son temps qu'on prend le temps de vivre. Le temps, c'est un peu comme le bonheur: une fois qu'il nous a échappé, on se rend compte qu'on le tenait; mais, essayez donc de le rattraper! La seule philosophie réaliste est celle qui recommande de profiter du moment présent pendant qu'il en est temps: c'est la seule portion de temps sur laquelle nous ayons quelque pouvoir. Et tant pis pour ceux qui sont toujours à contretemps!

Henriette Major.

Enfin vous pouvez apprécier l'étude de Fred Bruemmer en français:



L'ARCTIQUE

«L'étude la plus complète qui ait été présentée sur ce sujet en un seul volume.»

Dr. William Taylor Jr.
Directeur du Musée national de l'Homme, Ottawa.

Fred Bruemmer a passé les 13 dernières années de sa vie à préparer *L'Arctique*. Cette oeuvre splendide est son témoignage personnel à cette fascinante région de notre monde. En effet, Bruemmer nous présente *L'Arctique* comme étant peut-être un dernier mais non moins resplendissant regard sur ce monde.

En 6 magnifiques chapitres:

L'HISTOIRE, LA TERRE, LA MER, LES PLANTES, LES ANIMAUX, LE PEUPLE.

L'Arctique contient plus de 80 photographies couleur illustrées sur 1 page ou 2 pages centrales, chacune consciencieusement choisie parmi la superbe collection non-publiée de Fred Bruemmer. De plus, 150 photos noir et blanc démontrant l'idée exacte que Fred Bruemmer a voulu faire ressortir de ses nombreux voyages en Arctique.

Pour ajouter une touche sensible à ce chef-d'oeuvre photographique, un texte de plus de 60,000 mots, merveilleusement composé par Fred Bruemmer décrit l'Arctique avec le plus de recherche et de précision possible sur son histoire, sa géographie, la flore et la faune de cette région lointaine.

En 6 chapitres, Bruemmer élabore l'HISTOIRE, LA TERRE, LA MER, LES PLANTES, LES ANIMAUX et spécialement ses amis et compagnons de nombreux voyages en Arctique, LE PEUPLE. Frank Lowe, Éditeur du *Weekend Magazine*, dit de la prose de Bruemmer: "... elle possède cette netteté et cette clarté qui la rendent parfaitement adaptée au sujet qu'il traite. Quelque chose comme une bouffée d'air pur de l'Arctique.

Fred Bruemmer est le célèbre auteur de *«les Saisons de l'Esquimau»* (*Encounters With Arctic Animals* et *The Long Hunt*).



12 gravures esquimaudes gratuites.

En vertu d'une entente spéciale, nous sommes fiers de vous offrir cette collection complémentaire de 12 gravures esquimaudes de la plus haute qualité. Elles demeurent votre propriété, courtoisie de Optimum, même si vous retournez le livre avant 10 jours. Format: 8 1/2" x 11". Prêtes à être encadrées.

COMMANDEZ MAINTENANT POUR EXAMEN GRATUIT PENDANT 10 JOURS.

À: Les Éditions Optimum Limitée, B.P. 4090, Place d'armes, Montréal, Québec H2Y 3M1

LES ÉDITIONS OPTIMUM,
B.P. 4090, PLACE D'ARMES
MONTREAL, QUEBEC H2Y 3M1

D610781

Envoyez-moi, s.v.p. _____ exemplaire(s) de L'ARCTIQUE, pour seulement \$29.95 (plus \$1.00 de frais d'expédition), plus les 12 gravures esquimaudes que je pourrai conserver même si je vous retourne L'ARCTIQUE en deçà de dix jours. Les gravures esquimaudes seront envoyées selon le système premiers arrivés, premiers servis, tant qu'il en aura.

- Facturez-moi plus tard (plus \$1.00 de frais d'expédition).
- Chèque ou mandat poste inclus payable aux Éditions Optimum (l'éditeur acquittera les frais d'expédition).
- Portez à mon compte Chargeur ou Master Charge (plus \$1.00 de frais d'expédition)

No.

NOM _____

ADRESSE _____ APP. _____

VILLE _____ PROV. _____

CODE _____ SIGNATURE _____

Loto Canada encourage
les jeunes athlètes du Canada
à atteindre des objectifs
d'excellence.

Loto Canada
La loterie nationale



EDMONTON 1978